

Patrouille

JENS, mon père d'accueil, qui était en fait beaucoup plus jeune qu'il n'en avait l'air, avait quatre passions, parmi lesquelles sa BMW, qui coûtait beaucoup d'argent à la famille, trop même. Comme je l'apprendrais plus tard, cela avait été non pas la principale, mais l'une des raisons pour lesquelles ils m'avaient pris sous leur tutelle. À la liste de ses passions s'ajoutait son jardin ouvrier au sud-est de Hanovre, qui était entretenu et bichonné chaque week-end, été comme hiver, taillé, tondu et désherbé avec minutie, conformément aux dispositions en vigueur ; après tout, Jens occupait une position non négligeable au sein de l'association de gestion des jardins ouvriers, tâche qui rejoignait d'ailleurs tout à fait la quatrième de ses passions. Sur cette parcelle d'une centaine de mètres carrés, la famille passait non seulement les week-ends, mais aussi les vacances. Voilà pourquoi, jusqu'à ce que nous déménagions à Berlin, je ne mis jamais les pieds en dehors de Hanovre. « L'Allemagne est aussi belle ici qu'ailleurs, alors à quoi bon partir ? En plus, ici, il y a la télé », et quand Jens disait cela, il avait tout dit. La télévision était sa troisième passion ; il adorait les feuilletons policiers, surtout *Der Kommissar* avec Erik Ode et, plus tard, *Inspecteur Derrick*. Certes, il arrivait qu'une scène sur deux le fasse pester, il disait alors

des choses du genre : « Jamais un policier ne s’y prendrait comme ça », ou : « Au tribunal, l’avocat de la défense est toujours placé à *gauche* du juge ». Sinon, il ouvrait la bouche avec vénération dès que retentissait le générique de début et ne la refermait qu’au générique de fin. Il promenait ensuite son regard à la ronde en hochant la tête, s’assurant que nous avions nous aussi regardé et écouté religieusement – du moins dès que nous fûmes autorisés à regarder la télévision un peu après vingt et une heures –, puis il finissait sa bière du vendredi soir, la seule qu’il s’autorisait d’ailleurs, rotait discrètement la main devant la bouche, hochait une nouvelle fois la tête et se levait pour aller faire sa « dernière ronde », comme il disait. Il allait alors dans l’entrée, enfilait ses bottes en daim et son anorak, attrapait son bloc-notes, un stylo-bille, son appareil photo Kodak Instamatic petit format et partait en patrouille. Ute le suivait dans l’entrée et lui disait : « Sois prudent ! »

Jens travaillait à la maison d’arrêt de Hanovre. Lui et Ute éludaient nos questions lorsque nous essayions de savoir ce qu’il y faisait *exactement*, mais ils laissaient entendre que, sans Jens, la Basse-Saxe aurait été envahie de voyous. Quoi qu’il en soit, Jens ne se contentait pas de veiller, le jour ou parfois la nuit, selon ses horaires de travail, à ce qu’assassins et canailles soient mis en prison et y restent ; il s’adonnait aussi à cette passion, la quatrième, durant ses loisirs.

La phrase préférée de Jens était : « C’est illégal. » Jusqu’à mes quatorze ans, quand mon professeur d’allemand finit par m’expliquer les choses, je la prononçais comme Jens et le reste de la famille : *c’est-il égal*. Longtemps, je fus donc persuadé qu’il s’agissait d’une variante de *ça m’est égal*.

« C’est illégal », disait Jens d’un air implacable quand il nous surprenait la main sur la plaquette de chocolat alors qu’Ute était déjà en train de préparer le dîner, et sa mine n’admettait aucune objection. Il employait la même expression lorsque, faisant sa ronde dans le voisinage, il tombait sur quelqu’un qui avait garé sa voiture à moins de cinq mètres d’un carrefour – Jens ne sortait jamais sans son mètre rétractable –, qui laissait son chien crotter sur le trottoir, qui faisait brûler des feuilles mortes dans son jardin en dehors des périodes autorisées, ou dont la haie dépassait le mètre vingt-cinq réglementaire. Jens était

alors impitoyable. Il prenait une photo avec son appareil et notait sur son bloc A5 toutes les preuves qu'il parvenait à recueillir. De temps en temps, nous allions avec lui, et ce que mon père d'accueil faisait là m'inspirait un respect total. Lorsqu'il constatait la moindre infraction, il montait au créneau, et ce *preuves à l'appui*. Il n'adressait pas la parole aux délinquants, même si, parmi les gens que nous rencontrions dans ce genre de situations, beaucoup tentaient de lui chercher des noises. Il les ignorait tout bonnement. Parfois, ils en venaient même aux mains.

« Je ne suis pas juge, nous expliquait-il, à nous et parfois aussi à ceux qui essayaient de négocier. Ce n'est pas à moi de décider de ce qu'il adviendra de ces suspects. Je réunis simplement les preuves. D'autres se chargeront ensuite d'en juger. »

Jens ne se laissait jamais embringuer dans des discussions avec les maîtres des chiens à la crotte facile, ni avec les propriétaires des véhicules suspectés de stationnement illicite devant des accès pompiers ou des trottoirs-bateaux – « trottoir-bateau » fut un temps mon mot préféré. Jens donnait l'impression d'ignorer totalement l'existence des gens au-delà de l'infraction.

« En matière de justice, chacun doit rester à sa place, disait-il d'un air mystérieux. Tout bon rouage doit savoir où il se loge dans l'engrenage. » Après l'une de ces phrases à l'emphase débordante pour un homme tel que lui, il se remettait à noter le numéro d'immatriculation ou à photographier chien et maître, se heurtant parfois à une résistance sévère. Lorsqu'une situation menaçait de dégénérer, Jens vociférait : « Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! » La tonsure qui s'agrandissait chaque jour au sommet de son crâne se mettait alors à rougir, la sueur perlait sur son front, ses mini-yeux s'étrécissaient encore davantage. Jens n'était pas quelqu'un de très émotif, de même que la famille tout entière était peu démonstrative, pour employer un euphémisme. Je n'ai jamais vu mes parents d'accueil cajoler Frank ou Mark, les prendre dans leurs bras, ni même les embrasser. Une certaine réserve pesait sur tout ce qui se passait dans notre trois-pièces. Une caresse sur la tête en récompense d'un bon bulletin, c'était là le geste le plus tendre qu'il me fut jamais donné de voir dans cette famille.

Une fois par semaine, Jens se rendait au poste de police pour y déposer les pièces à conviction. Il y avait des listes, d'épaisses enveloppes contenant des photos, des observations sur tous les petits délits commis dans notre voisinage, et ça faisait un sacré paquet. Il arrivait, lorsque nous étions avec lui, qu'il ait à envoyer l'un de nous à la maison pour aller chercher une pellicule neuve pour l'appareil ou un autre bloc-notes.

« Il est interdit de tondre la pelouse à cette heure-ci. Vas-y, Frank, nous n'avons pas beaucoup de temps ! » disait-il sans quitter sa montre des yeux, et mon frère d'accueil piquait immédiatement un sprint pour aller chercher une pellicule neuve.

« Qu'arrive-t-il à ces gens ? avait demandé Frank un jour où il revenait, essoufflé, tandis que nous observions un automobiliste en train de faire sa vidange sur le trottoir d'en face.

– Ils reçoivent un juste châtiment », avait répondu Jens en hochant la tête, exactement comme il hochait la tête lorsque Erik Ode établissait la culpabilité de l'héritier de la tante décédée, au terme d'un argumentaire irréfutable. Et il avait souri. Jens ne souriait pas souvent.

« Est-ce qu'ils vont en prison ? » avais-je demandé en repensant à la pièce d'un mark que nous n'avions pas rendue. L'aveu lâché à la hâte à la psychologue me poursuivait toujours, plus encore même depuis que j'avais intégré cette famille si attachée à la loi. Pour le moment, aucun de ses membres ne connaissait les crimes de mon enfance.

« Ça arrive parfois, dit Jens en hochant la tête. Celui qui commet un crime va en prison. C'est à cela que servent les prisons. On les appelle maisons d'arrêt. »

Je frémis et notai mentalement le terme « maison d'arrêt », tout en espérant que mes oreilles en feu n'allaient pas me trahir.

« Tu recevras un juste châtiment » : cette expression nous semblait très menaçante, raison pour laquelle nous l'employions d'ailleurs souvent dans nos jeux, sans pour autant en saisir tout le sens. Dans la cour de notre immeuble de sept étages, Frank faisait le cow-boy, moi l'Indien, et c'était toujours le pauvre petit Mark la squaw. Frank prenait tous les jeux très au sérieux et il évitait d'entreprendre avec nous quoi que ce soit qui l'aurait obligé à enlever ses épaisses lunettes ; c'est pourquoi

nous ne jouions jamais avec d'autres enfants. Mark restait dans l'ombre de son grand frère, de trois ans son aîné, qu'il semblait bizarrement craindre, bien qu'à ma connaissance il n'y ait jamais eu la moindre violence entre eux ; il semblait plutôt s'agir d'une soumission volontaire. Moi, j'étais un peu comme un ami, pas un membre de la famille, mais j'occupais une position claire dans la hiérarchie : au-dessus de Mark, mais de peu. Jamais Frank ni Mark, pas plus que Jens ni Ute, ne m'appelaient « frère » ou « fils », tout comme mes propos étaient immédiatement corrigés s'il m'arrivait par mégarde de prononcer quoi que ce soit de la sorte. Dans les situations critiques, Jens et Ute avaient recours à mon nom de famille, sur lequel ils mettaient alors un accent particulier. « Tim *Köhrey*, cette attitude est déplacée », disaient-ils, en appuyant fortement sur le nom de famille. À la longue, Frank et Mark finirent par les imiter ; après tout, ils portaient, eux, un autre nom.

« Tim *Köhrey*, je t'ai attrapé ! » criait Frank en contournant l'arbre derrière lequel je m'étais caché et en pointant son pistolet à pétard sur mon front. Jamais sur le cœur, toujours sur le front.

Héritage

LES quatre, cinq années qui suivirent, nous eûmes de temps à autre la visite de couples que nous ne connaissions pas, qui discutaient d'abord avec Jens et Ute, puis avec moi – la plupart du temps, c'était très bref. Les gens étaient assis l'un à côté de l'autre sur le canapé du salon, moi en face dans le fauteuil où Jens (lui et lui seul) regardait la télé le soir. Ils me posaient des questions comme : « Aimes-tu aller à l'école ? », ou « Quel est ton jeu préféré ? Aimes-tu les animaux ? », tout en se serrant l'un l'autre la main et en échangeant de temps en temps de drôles de regards.

« Qui c'est, ces gens ? demandai-je à Ute après la deuxième visite de ce type.

– Des couples qui veulent adopter un enfant, répondit-elle. Mais tu es trop âgé pour eux.

– Trop âgé pour quoi ?

– Je n'en sais rien. Ils veulent des enfants plus jeunes. »

Le jour de mes douze ans, Jens descendit avec moi à la cave et me montra quatre cartons de déménagement empilés dans un coin du cagibi qui sentait le renfermé.

« Ce sont les affaires de ton père. Je pense que tu es assez grand pour les avoir. »

Il me donna le cadenas avec la clef encore dedans et me laissa seul dans la petite pièce, séparée des caves voisines par un grillage et faiblement éclairée par une lampe de chantier. Aux quatre coins pendaient des toiles d'araignées sombres et épaisses, et le sol était humide.

Dans les cartons, il y avait des disques, essentiellement des 45 tours, des tonnes de 45 tours. Celui du dessous contenait la chaîne hi-fi de mon père, deux platines vinyle, un ampli, deux petites enceintes bricolées maison et un appareillage blanchâtre de la taille d'une boîte à chaussures, constitué pour l'essentiel d'un certain nombre de prises et de deux boutons de réglage encastrés dans le contreplaqué. Je remontai la chaîne ainsi qu'une partie des 45 tours et finis par comprendre ce qu'était la petite boîte blanche : une console de mixage de fabrication maison. Il fallait relier les deux platines à la console et celle-ci à l'ampli ; on pouvait alors mixer les disques qui tournaient sur les deux plateaux. Il me fallut un bon moment ainsi que, comme souvent, une explication lumineuse de Frank avant de comprendre le sens de tout cela. Puis je saisis enfin : mon père était une sorte de DJ préhistorique. C'était *presque* un musicien.

Dans mon souvenir, il avait un travail de bureau, mais quoi exactement, je n'en avais aucune idée. Il me rapportait parfois des piles de formulaires parce que le petit morveux que j'étais adorait par-dessus tout les vieux papiers ; je recouvrais pendant des heures les imprimés à l'air important avec des gribouillages que moi seul comprenais. Ma mère tenait un genre d'institut de beauté dans notre salon. « Cosmétique » fut l'un des premiers mots compliqués que j'arrivai à prononcer très tôt. Tous les après-midi, des voisines venaient chez nous pour se faire maquiller et manucurer par maman. Le terme « manucure » me plaisait également beaucoup.

« Tu as aussi hérité un peu d'argent, mais tu ne l'auras qu'à tes dix-huit ans, me dit Ute lorsque nous coupâmes mon gâteau d'anniversaire au salon, un gâteau de chez Meyer au beurre et au levain, saupoudré de sucre. Les autres affaires ont été vendues. »

Je ne savais pas ce que signifiait *un peu d'argent*. À cette époque, un peu d'argent, c'étaient quatre-vingt-dix pfennigs, beaucoup d'argent peut-être cinq ou dix marks.

Ce ne furent pas les seules surprises de la journée.

« Nous déménageons à Berlin, annonça Jens juste avant qu'on aille se coucher. Le mois prochain. J'ai été muté. »

Lorsque je revis Frank, des années plus tard, longtemps après avoir quitté la famille, il me raconta que les responsables de la maison d'arrêt de Hanovre en avaient eu ras-le-bol des allures de shérif de mon père d'accueil et du fait qu'il devait intervenir de plus en plus souvent comme témoin lors de procès insignifiants – parfois même plusieurs fois par semaine. De plus, il espionnait ses collègues et les dénonçait lorsqu'ils outrepassaient les règles. On s'était débarrassé de lui.

Deux semaines après cette annonce, nous allâmes chercher Jens pour la première et dernière fois à la maison d'arrêt – Frank, Mark et moi. Ce devait être une surprise, et nous voulions enfin découvrir quel poste incroyablement important il y occupait, poste qu'il allait devoir quitter pour un autre, encore plus important, à Berlin, où que se trouve cette ville. « Il est directeur », avait décidé Frank. « Il torture les prisonniers pour qu'ils avouent », supposait Mark. Nous n'avions aucune idée des boulots possibles dans une prison. Gardien, bien sûr. Mais Jens ne pouvait pas être un simple gardien de prison.

Nous fîmes deux fois le tour du vaste bâtiment avant d'avoir le courage d'aller à l'entrée, à la loge du concierge. Et c'est là que nous le trouvâmes, une casquette sur la tête, regardant à travers un trou dans la vitre, Jens, le lord des banlieues de Hanovre. C'était le concierge. Lorsqu'il nous vit, son visage prit une expression douloureuse. Je crois qu'il ne nous a jamais pardonné cette visite surprise.